

Chapitre I

ÉCLAIRCISSEMENT SUR LA FAMILLE ET LES ORIGINES DE MISS BROWN.

ILLUSTRATION DES PRÉJUGÉS DE SON ÉDUCATION.

ELLE EST DESTINÉE AU COUVENT.

ELLE PREND LA ROUTE DE LIVERPOOL AFIN DE S'Y EMBARQUER POUR LA FRANCE.

De même que le lecteur ne doit pas regarder le présent ouvrage à la lumière du roman ou du conte, mais comme les aventures réelles d'une personne qui a fait quelque bruit dans le monde de la galanterie, de même ne doit-il pas être surpris s'il ne trouve rien dans ces pages qui touche au merveilleux ou au surprenant. Favorisées par les erreurs d'une éducation faussement distinguée, les péripéties de ma vie ne s'écartent guère, en effet, du sentier ordinaire de la séduction féminine, et je vais tâcher d'adopter un style approprié à un sujet qui n'a pour le recommander que la pure vérité et la simple nature.

Bien que le nom de Brown, tellement il est courant, puisse avoir un air inventé, il était réellement celui de ma famille, et c'est d'ailleurs un patronyme assez ancien dans le Lancashire, qui fut le lieu de ma naissance. Mon père possédait en effet dans ce comté un petit domaine, dont il faisait sa résidence habituelle. Il était catholique romain, très rigoriste en matière de religion, et ce fut la raison qui empêcha son oncle, qui occupait un poste au service du gouvernement et jouissait d'une certaine influence à la cour, de le faire profiter de sa protection, laquelle eût pu être pour lui d'un grand secours.

J'avais deux frères aînés, mais étant fille unique, j'étais la préférée à la fois de mon père et de ma mère, mais surtout de cette dernière, laquelle était de ces femmes enjouées et placides qui ne cherchent que le repos et la tranquillité, de sorte que j'obtenais toujours ce que je voulais. De leur côté, mes frères, profitant de sa complaisance, la tyrannisaient tellement, qu'elle cachait leurs sottises à leur père et que nous fûmes tous trois de vrais enfants gâtés.

Bien que mon père, en raison de sa religion¹, qu'il faisait observer à ses deux fils, dût abandonner tout espoir de leur procurer une place au service du gouvernement ou dans l'armée, et quoique sa fortune, une fois partagée, ne pût jamais suffire à nous faire vivre tous de manière distinguée, mon père avait tant d'orgueil dynastique qu'il ne put se résoudre à leur faire apprendre un métier. De sorte que, lorsqu'ils eurent acquis toutes les connaissances que pouvait dispenser le collègue, il les envoya achever leurs études dans un séminaire étranger.

J'eus, quant à moi, presque la même destination, puisque, ayant atteint ma onzième année et emmagasiné tout le savoir que pouvaient prodiguer nos pensionnats de province, je fus emmenée à Douai², afin de parfaire mon éducation, de raffiner mes mœurs et de

¹ Le *Test Act* de 1673 imposait à toute personne occupant un emploi public de signer une déclaration rejetant la doctrine de la transsubstantiation et de recevoir le sacrement de l'eucharistie selon le rite anglican, ce qui écartait les catholiques et d'autres dissidents religieux de toutes les fonctions officielles. Ces mesures discriminatoires allaient durer jusqu'en 1829. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

² La ville de Douai était alors un important centre de ralliement pour les récusants anglais. En 1561, dès le début des persécutions organisées sous Elizabeth I^{re}, le cardinal William Allen y avait, en particulier, créé un séminaire destiné à former le clergé catholique anglais.

m'ancrer plus solidement dans les principes de ma religion.

Un prêtre, qui vivait chez nous et qui nous servait de chapelain et de directeur de conscience, s'appliquait à entretenir la superstition que mes frères et moi-même avions absorbée autant dire naturellement. Il nous dit une fois que c'était un plus grand péché de manger de la viande le vendredi que d'être coupable de vol ou même de meurtre, et je dois ajouter qu'il avait tant d'empire sur mon faible esprit, que la chair animale m'inspira ce jour-là une sorte d'horreur et que j'eus un peu de difficulté à me réconcilier avec elle le lendemain. On me faisait croire que mon salut dépendait en grande partie du fait de baiser un morceau de bois en forme de croix. Ces bêtises et mille autres semblables me paraissaient de la plus extrême importance, de sorte que je leur portais la plus grande vénération. Je ne prétends pas décider si notre directeur croyait vraiment ce qu'il enseignait ou s'il ne faisait preuve de tant d'hypocrisie que pour nous imposer, mais il faut reconnaître que sa vie n'était qu'un perpétuel exercice d'abstinence. Il mangeait très frugalement, buvait avec plus encore de modération, ne se livrait pas à la médisance et était tenu pour très charitable. Il appliquait même, par conséquent, ses règles de conduite avec plus de vigueur que ses préceptes religieux, et il était considéré dans notre voisinage avec tellement de déférence que chacun regardait comme une bénédiction le fait de côtoyer Mr Fisher. Tel était donc, dans ses grandes lignes, le caractère du surintendant de nos âmes, qui me prépara très efficacement à ma future vie de recluse.

Je n'avais jusque-là jamais passé une seule nuit en l'absence de ma mère, car, quoique j'eusse appris à écrire, à compter, la danse et un peu de français dans une pension de notre ville, j'avais toujours été ce que l'on appelle une externe, de sorte que, lorsque approcha l'instant de mon départ pour Liverpool, où je

devais prendre le bateau pour Calais, la pensée de quitter ma mère faillit me rendre folle, et son anxiété était visiblement aussi grande que la mienne. Quand l'heure des adieux arriva, je crus que mon cœur allait éclater. Je me suspendis à son cou et nous mêlâmes nos larmes. Après quelque temps, toutefois, elle se reprit assez pour dire :

« Il nous faut nous quitter, ma chère Polly. J'espère du moins que ce n'est pas pour toujours. C'est pour le bien à la fois de votre âme et de votre corps ; et quoique vous laisser partir soit pour moi une chose pire que la mort, je ne dois point mettre d'obstacle à ce qui vous est si avantageux. Gardez précieusement les maximes de Mr Fisher, ce saint homme, et priez en toute occasion pour votre père, pour votre mère, pour Tommy et pour Charles. »

Ici, un flot de larmes l'empêcha d'en dire plus, mais mon père vint très opportunément à notre aide en m'ordonnant de gagner la voiture, qui m'attendait, dit-il, depuis près d'une demi-heure. Il me prit par la main, et, sans même s'enquérir de la cause de notre chagrin, qu'il connaissait fort bien, me conduisit à la voiture, tandis que je restais parfaitement insensible à tout ce qu'il y avait autour de moi.

Chapitre II

LES COMPAGNONS DE VOYAGE DE MARIA.
LA CONVERSATION QUI S'ENSUIT, À LAQUELLE
MR BROWN PREND UNE PART À LA FOIS IMPORTANTE ET PASSIONNÉE.
SES EFFETS SALUTAIRES SUR MARIA.

J'avais déjà parcouru plusieurs milles quand je songai à observer mes compagnons de voyage. Mon père, qui était à côté de moi, me demandait souvent de sécher mes larmes et de ne pas donner si libre cours à ma douleur. J'y trouvais cependant le seul soulagement qui me restât, et il aurait été cruel de me refuser la modeste consolation que cet abandon au chagrin me procurait. Les rus de l'affliction se tarirent toutefois avec le temps, et de même qu'ils avaient auparavant coulé spontanément, de la même manière ils arrêtaient alors leur cours et je pus employer mes yeux à leur véritable usage.

La compagnie se composait de deux prisonniers français qui avaient été libérés par le traité d'Aix-la-Chapelle³, d'un contrebandier de l'île de Man et d'un membre de la troupe de comédiens ambulants de Liverpool. La conversation révéla bientôt leurs activités. Les officiers français reconnaissaient très sincèrement le traitement courtois et généreux dont ils avaient été l'objet en Angleterre, où ils avouaient avoir passé de

³ En 1748, le traité d'Aix-la-Chapelle met fin à la guerre de Succession d'Autriche, mais il laisse l'Europe dans un équilibre instable. Les Français ont le sentiment de « s'être battus pour le roi de Prusse », qui conserve la Silésie, alors que les autres puissances doivent restituer leurs conquêtes.

meilleurs jours, quoiqu'ils fussent prisonniers, que s'ils étaient restés sous les armes de leur pays. Le trafiquant convenait avec les Français que l'Angleterre était l'un des pays les plus hospitaliers au monde, et qu'elle serait même le meilleur à tout point de vue sans les officiers de l'octroi et autres gabelous, la peste de la société et la mort du commerce. Quant à l'acteur, il se plaignait bruyamment de la tyrannie des imprésarios et du manque de discernement du public, qui, au lieu de récompenser le mérite, prodigue son argent à des chanteurs, des danseurs et des saltimbanques étrangers.

Mes yeux et mes oreilles étaient les seuls de mes organes capables de jouer leur rôle. Quant à ma langue, j'avais l'esprit beaucoup trop accablé pour que je pusse tenter d'en faire usage, et le seul son articulé que j'étais en état d'émettre était « Hélas ! », qui m'échappait souvent et qui, ajouté à mes larmes, avait plongé mon père dans une mélancolie presque aussi profonde que la mienne : si la conversation n'avait tourné à la religion, il n'aurait pas montré plus d'ardeur que moi-même à s'y joindre. Mais c'était là le diapason de toutes ses démonstrations, de tout son raisonnement. Il était impossible d'effleurer cette corde sans qu'il voulût jouer sa note, ajouter cette discordance si nécessaire pour produire l'harmonie. L'interlope n'eut pas plus tôt donné son sentiment sur la portée des serments prêtés à la douane, que Mr Brown s'empara du sujet et prouva, par des arguments théologiques fort savants, que quiconque se rendait coupable du crime de parjure était irrémédiablement damné. Personne n'eut l'audace de le contredire de plein front. Mais le contrebandier lui posa une question qui le déconcerta un peu, car il n'avait point de réponse à lui fournir : Y avait-il autant d'enfers qu'il existe de crimes ? « Si non, poursuivit l'interrogateur, les punitions sont toutes les mêmes et la sentence n'est pas conforme à la justice. » C'était une affirmation audacieuse en présence de mon père, lequel

rameuta tout son zèle et une bonne mesure de superstition pour prouver qu'il n'y avait que deux enfers, ou plutôt un et demi, puisque le purgatoire ne pouvait être tenu pour un état parfait de damnation. Les anciens Pères et de nombreux théologiens modernes furent appelés à la rescousse de sa doctrine, aussi soporifique qu'elle était orthodoxe, puisqu'elle me fit plonger dans un sommeil plus doux, plus salulaire, que je n'en avais goûté depuis plusieurs jours.